

**Julián Carrón**  
**YA-T-IL UN ESPOIR ?**  
*Une découverte fascinante*

### CHAPITRE 3 L'IMPRÉVISIBLE SURSAUT

Le présent, avec ses à-coups, a dévoilé des aspects de l'existence que nous tenions pour acquis. « Telle est la prérogative des *faits* : ils crèvent les bulles de notre vanité, ils disloquent les plus belles théories, ils anéantissent nos convictions les plus inébranlables ».<sup>1</sup> Pour beaucoup, cette exigence d'un sens ultime face à la vie et à la mort, que nous ne parvenons jamais à contrôler totalement, est tout à coup devenue urgente, au moins temporairement. Il n'est pas nouveau de dire que beaucoup d'évidences se sont effondrées et qu'elles ne font plus partie de notre bagage culturel de départ. Et si, comme le disait Edgard Morin, l'incertitude est la clé de notre époque, celle-ci a été encore accrue par la pandémie, par sa gravité et sa durée. Quelle que soit la position de départ, il est devenu difficile de rester ancré à ce que l'on sait déjà, de s'en remettre avec inertie à l'illusion d'avoir sa vie en main. Mais paradoxalement, cela permet sans doute de voir plus facilement voler en éclats certaines de nos présomptions monolithiques, et de voir se former une fissure dans le rempart de nos certitudes. C'est ce que chante Leonard Cohen : « Il y a une fissure en chaque chose / C'est ainsi qu'entre la lumière ».<sup>2</sup>

#### 1. « L'imprévu : mon seul espoir. Mais on me dit qu'il est idiot de se le dire »

Le duel recommence chaque matin. Chacun peut le voir au réveil, quand il se prépare pour affronter le voyage de la journée, plein d'attente d'accomplissement. C'est un drame que décrit bien une célèbre poésie de Montale, *Avant le voyage*.

« Avant le voyage on scrute horaires,  
correspondances, haltes, nuitées  
et réservations (chambres avec bain  
ou douche, à un lit ou deux, voire un *flat*) ;  
on consulte  
guides Hachette ou guides des musées,  
on change des devises, on sépare  
les francs des escudos, les roubles des kopeks ;  
avant le voyage on avertit  
quelque ami ou parent, on contrôle  
valises et passeports, on complète  
son trousseau, on achète une réserve  
de lames de rasoir, au besoin  
on jette un coup d'œil à son testament, pure  
superstition car les catastrophes aériennes  
en pourcentage ne sont rien ;  
avant  
le voyage on est tranquille mais on subodore  
que le sage ne bouge pas, que le plaisir  
du retour va coûter une fortune.

<sup>1</sup> I.B. Singer, *Ennemies, une histoire d'amour*, Stock, Paris 1972, p. 171.

<sup>2</sup> « There is a crack, a crack in everything / That's how the light gets in » (« Anthem », texte et musique de Leonard Cohen, tiré de l'album *The Future*, 1992, Columbia Records).

Et puis l'on part et tout est O.K. et tout est pour le mieux, inutile.

.....

À présent, que sera

*mon voyage ?*

Avec trop de soin je l'ai préparé sans en savoir rien. L'imprévu : mon seul espoir. Mais on me dit qu'il est idiot de se le dire. »<sup>3</sup>

On peut tout préparer pour affronter le voyage de la vie, de chaque journée, de chaque heure, avec leurs différents rendez-vous. Pourtant, avant même de savoir comment cela se passera, nous pouvons nous avouer à nous-mêmes que « Tout est pour le mieux, inutile ». Aussi inconscients et distraits que nous soyons, nous pressentons l'ampleur de notre attente, et nous sommes sûrs à l'avance que tous nos préparatifs seront vains pour le but, qu'ils ne pourront pas nous apporter ce que nous attendons, ni combler l'attente avec laquelle nous nous réveillons le matin et entreprenons le voyage. L'expérience vécue jusqu'à présent nous l'a appris. Nous comprenons alors combien il est vrai qu'« un imprévu [est] mon seul espoir » : il faut que se produise quelque chose qui n'est pas inclus dans nos plans, qui dépasse nos préparatifs et nos projections. « Seul ce qui nous vient du dehors, gratuitement, par surprise, comme un don du sort, sans que nous l'ayons cherché, est joie pure. Parallèlement, le bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort. Nous ne pouvons en aucun cas fabriquer quelque chose qui soit meilleur que nous. »<sup>4</sup>

L'espoir que cet imprévu puisse se produire constitue l'apogée de l'attente humaine. « Mais on me dit / qu'il est idiot de se le dire », conclut Montale. Si, d'un côté, il réclame un tel imprévu, comme « [son] seul espoir », de l'autre, il en nie la possibilité. Les « sages » déclarent en effet que c'est une histoire d'enfants, faite seulement pour les ingénus, que de penser que cet imprévu puisse réellement se produire. Nous sentons aussi en nous, bien souvent, l'emprise de cette tentation et nous admettons : « Oui, il est idiot de se le dire ». Mais est-ce vrai ? Si nous défions la phrase en soumettant la raison à l'expérience, nous nous rendons compte que la seule vraie idiotie est de forcer le réel à entrer dans l'horizon étroit de notre « déjà su », de penser déjà tout savoir, en dictant les limites du possible, et donc sans rien attendre.

« J'ai l'impression, fait dire Michel Houellebecq au personnage tourmenté de son dernier roman, que même lorsqu'on plonge dans la vraie nuit, la nuit polaire, celle qui dure six mois consécutifs, demeure le concept ou le souvenir du soleil. J'étais entré dans une *nuit sans fin*, pourtant il demeurerait, tout au fond de moi il demeurerait quelque chose, bien moins qu'une espérance, disons une incertitude. On pourrait aussi dire que même lorsqu'on a personnellement perdu la partie, lorsqu'on a joué sa dernière carte, demeure chez certains [...] l'idée que *quelque chose dans les cieux* va reprendre la main [...], et cela même lorsqu'on n'a jamais ressenti, à aucun moment de sa vie, l'intervention ni même la présence d'une divinité quelconque, même lorsqu'on est conscient de ne pas particulièrement mériter l'intervention d'une divinité favorable, et même lorsqu'on se rend compte, considérant l'accumulation des erreurs et des fautes qui constitue votre vie, qu'on la mérite moins que personne ».<sup>5</sup>

La seule véritable idiotie est de nier la possibilité que l'événement se produise. Giussani parle à ce propos d'une véritable « faute contre la suprême catégorie de la raison, la catégorie de la possibilité ».<sup>6</sup> Bien que l'attitude sceptique semble la plus raisonnable, il s'agit en réalité d'un crime contre la raison. Nul ne peut affirmer (voilà qui serait idiot) tout connaître, tout dominer, pouvoir prévoir tout ce qui peut se produire, jusqu'à exclure la possibilité que l'imprévu dont parle Montale se produise. La catégorie de la possibilité appartient à la nature de la raison. Par conséquent, la seule

<sup>3</sup> E. Montale, « Avant le voyage », in *Satura, Poésies IV*, Gallimard, Paris 1976, p. 223-224.

<sup>4</sup> S. Weil, *La pesanteur et la grâce*, Plon, Paris 1988, p. 58.

<sup>5</sup> M. Houellebecq, *Sérotonine*, Flammarion, Paris 2019, p. 305-306

<sup>6</sup> L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 42.

attitude véritablement raisonnable est de laisser la possibilité ouverte. Non seulement au départ, mais toujours, maintenant, à chaque moment de l'existence.

Laisser ouverte la possibilité que se produise quelque chose qui dépasse nos capacités de prévision, ce n'est pas renoncer à la raison, mais vivre pleinement cette dernière, selon sa nature et son élan originel : une fenêtre ouverte sur la réalité, et non une mesure. Le scepticisme préventif envers tout ce qui dépasse notre mesure bloque la raison, au lieu d'en être l'apogée, et cela nous concerne plus que nous le pensons, en nous pénétrant presque à notre insu.<sup>7</sup>

Un jeune ami m'écrit : « Je voudrais te raconter brièvement comment j'ai vécu cette dernière période, après avoir lu la question de ces exercices : "Y a-t-il un espoir ?". Le chant qui décrit le mieux ces derniers mois est *Amare ancora* [Aimer encore] de Chieffo : "Mais quelle amertume, mon amour, / de voir les choses comme je les vois". Je découvre que je n'ai plus la même fraîcheur qu'au début de mes études, je n'ai plus la même simplicité dans le regard : le scepticisme qui envahit le monde me pénètre aussi. Je surprends souvent en moi une forte résistance à dire que c'est Dieu qui me donne les choses et qu'elles sont un don. Je regarde un magnifique paysage et je vois en moi un subtil soupçon à l'égard de l'expérience de correspondance que je vis face à cette beauté. C'est un soupçon qui me fait mal et qui provoque en moi une grande tristesse : quelle *amertume* de voir les choses de cette manière ! J'ai cette amertume parce que j'ai été témoin et acteur d'une autre manière de voir la réalité : la musique que j'étudie, le ciel, la mer, les montagnes, les arbres, tout était reconnu comme signe de Quelqu'un qui me préfère, qui m'affirme comme être unique, exclusif et irrépétibile dans tout l'univers. Ce même scepticisme, je le vis aussi, avec une immense douleur, face au Christ, à Celui que j'ai pourtant reconnu présent dans cette compagnie. La chanson continue : "Il suffirait simplement de redevenir enfant et de se souvenir... / [...] que tout est donné, / que tout est nouveau et libéré". J'ai vécu cela dans les premières années d'expérience du CLU [les étudiants de Communion et Libération], et c'était vraiment le paradis sur terre ». Il demande donc : « Y a-t-il un espoir que je puisse redevenir comme un enfant et voir comme avant ? Est-il possible de rééduquer ce regard qui s'est corrompu ? ».

Il y a un scepticisme qui nous envahit et, avec lui, un soupçon qui abîme la moindre parcelle de beauté qui se présente sur notre chemin.<sup>8</sup> L'ombre que ce soupçon projette sur tout ce qui apparaît de beau devant nos yeux est comme une malédiction. Des entrailles de la tristesse qui en découle s'élève la question : « Y a-t-il un espoir que je puisse redevenir comme un enfant et voir comme avant ? Est-il possible de rééduquer ce regard qui s'est corrompu ? ». C'est la même question que celle du vieux scribe Nicodème, le docteur de la loi : « Mais puis-je naître à nouveau alors que je suis vieux ? »<sup>9</sup> Quelle grâce que de pouvoir la répéter de manière non rhétorique (comme une citation parmi d'autres, comme pour couvrir notre indigence d'une couche de culture), en la surprenant alors qu'elle jaillit de l'intimité de nous-mêmes dans toute sa vérité ! « Mais peut-on naître à nouveau alors qu'on est vieux ? »

Nous trouvons souvent en nous un manque de disponibilité, d'ouverture sur la possibilité, une facilité à fermer, à barricader la porte devant ce qui arrive. Une étudiante écrit : « Dans les mois qui ont précédé la deuxième vague, que de moments gaspillés ! Il me semblait que rien ne me concernait. Ensuite, pendant le mois de novembre, beaucoup de choses se sont produites et ont ouvert une brèche. Tout d'abord, j'ai été testée positive au Covid, et j'ai commencé l'isolement de vingt-cinq jours dans ma chambre. Paradoxalement, c'est le moment où je me suis sentie le plus accompagnée, à la fois par des visages chers, et par d'autres nouveaux. Justement pendant ce mois d'isolement, je me suis impliquée dans l'organisation des élections à l'université, et c'étaient des

<sup>7</sup> Vassili Grossman observe par la bouche d'un personnage de son grand roman : « Je commence à croire qu'il ne reste [ici, dans les hommes] que de la méfiance. » (V. Grossman, *Vie et destin*, L'Âge d'homme, Lausanne 1980, p. 300).

<sup>8</sup> Daniélou souligne : « Ceci est le drame humain de l'homme d'aujourd'hui. Car nous sommes aujourd'hui dans l'univers de la méfiance. Nous sommes dans un monde où nous avons été tellement trompés que nous ne croyons plus à la parole vraie, et ce monde est un monde effrayant. » (J. Daniélou, *La culture trahie par les siens*, EPI, Paris 1972, p. 27).

<sup>9</sup> « Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il entrer une deuxième fois dans le sein de sa mère et renaître ? » (*Jn* 3, 4).

journées très intenses. La manière dont on m'a tenu compagnie pendant le mois de novembre est vraiment quelque chose d'exceptionnel pour moi, et d'autant plus si je pense à la circonstance particulière dans laquelle tout est arrivé. Pendant les derniers jours de quarantaine, il y a aussi eu mon anniversaire : dans la condition d'isolement encore total, loin de mes amis et de ma famille, j'ai eu la possibilité de revoir à nouveau un amour énorme et gratuit à mon égard, de la part de tous ces visages spéciaux qui, de manière très créative, m'ont tenu compagnie pendant toute la journée. Je me sens vraiment reconnaissante et chanceuse. Azurmendi<sup>10</sup> a rencontré le mouvement à travers la radio, et moi, j'ai été repêchée alors que j'étais seule dans ma chambre, à travers les appels sur Zoom et les élections. Il me fallait le Covid pour recommencer à vivre les choses ? Il n'y a vraiment rien de prévisible et d'ordinaire dans la manière dont le Mystère nous rejoint. Alors, je me dis que la question fondamentale est de demander d'être disponible. Mais c'est précisément ce qui me semble parfois dramatique et, plus le néant assaille mes journées, plus j'ai du mal à le faire ».

Se rendre compte de combien cette ouverture et cette disponibilité sont fondamentales est déjà un grand pas. Bien souvent, rester ouverts et disponibles nous paraît dérisoire, alors que c'est la question cruciale, qui fait dire à Jésus : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des Cieux est à eux [seuls] ». <sup>11</sup> Autrement dit : il faut que ce qui peut combler l'attente du cœur trouve en nous l'ouverture, la disponibilité à le laisser entrer, la « fissure » à travers laquelle la lumière peut s'introduire. <sup>12</sup>

Cela nous semble impossible, disais-je. Mais si cela se produisait ? Si nous le rencontrions ? S'il venait nous chercher ? Si, comme l'a écrit Manuel Vilas dans *El Pais*, « la beauté tombait du ciel pour tous les hommes et les femmes de cette planète » ? <sup>13</sup> Si l'imprévu se produisait, il faudrait encore une disponibilité de fond, une loyauté, qui est intimement liée à l'exercice de la raison et qui ne va en aucun cas de soi, jamais. « “Raisnable” désigne l'être qui soumet sa raison à l'expérience » <sup>14</sup> : c'est une phrase de Jean Guilton que je ne cesserai jamais de me répéter, tant elle est décisive pour vivre. Lorsque se produit quelque chose d'imprévu, chacun vérifie – met à l'épreuve – sa propre disponibilité à soumettre la raison à l'expérience. Cette disponibilité est un geste de maturité que l'homme n'atteint qu'après un long chemin, s'il n'a pas un cœur d'enfant. <sup>15</sup>

De nombreuses situations nous permettent de découvrir l'attitude que nous avons. « Je suis infirmière en chirurgie et, en novembre, j'ai été littéralement projetée en soins intensifs. Je pensais être à la hauteur, étant donné le désir d'aider que j'avais. Rien de plus faux ! La réalité rencontrée était d'une dureté que je ne pouvais pas supporter, tout ce que j'étais et que je pensais être, toutes les certitudes étaient balayées quand je franchissais le seuil de ce service. J'ai commencé à penser que je n'en étais pas capable, et j'ai demandé qu'on me change de service. Mais aux questions qui blessent, il faut une réponse, pas un changement de circonstance, si bien qu'elles étaient toujours là. En revenant alors dans les services Covid, je me suis aperçue tout d'abord qu'il y avait des collègues très jeunes, embauchés d'urgence, qui avaient un goût du travail et une passion qui me surprenaient et ranimaient en moi l'envie et le désir d'être là. Il faut quelqu'un à suivre sur le visage duquel l'espérance se lise clairement. Il faut quelqu'un qui rouvre l'horizon ».

---

<sup>10</sup> Mikel Azurmendi, anthropologue et philosophe basque : dans sa longue carrière, il a affronté quelques-uns des thèmes les plus brûlants de la société moderne, tels que l'immigration, le nationalisme, le djihadisme et la valeur publique de l'expérience religieuse. Il a consacré son livre *El abrazo. Hacia una cultura del encuentro* (publié en Espagne par Editorial Almuzara en 2018) à sa rencontre avec Communion et Libération. **Voir p. \*\*\***

<sup>11</sup> Mt 5, 3.

<sup>12</sup> Lewis écrit à ce propos : « Je ne peux, par un effort moral direct, me donner à moi-même d'autres mobiles d'action. Après les tout premiers pas dans la vie chrétienne, nous prenons conscience que tout ce qui doit être fait dans notre âme ne peut l'être que par Dieu. [...] Nous nous prêtons tout au plus à cette action sur nous » (C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, Éditions LLB, La Bégude-de-Mazenc 2006, p. 194).

<sup>13</sup> M. Vilas, « La poesía », *El Pais*, 29 décembre 2020.

<sup>14</sup> J. Guilton, *Nouvel art de penser*, dans *Œuvres Complètes. Sagesse*, Desclée de Brouwer, Paris 1971, p. 97.

<sup>15</sup> Lewis observe : « Le Christ n'a jamais voulu dire, concernant l'intelligence, que nous devions rester des enfants. Au contraire, il nous a demandé d'être non seulement “simples comme les colombes”, mais également “aussi prudents que les serpents”. Il veut un cœur d'enfant mais une tête d'adulte » (C.S. Lewis, *Les fondements du christianisme*, op.cit., p. 88).

## 2. Certains affirment que l'imprévu s'est produit

« Nous avons trouvé le Messie. »<sup>16</sup> C'est la nouvelle qui traverse l'histoire : ce que notre cœur attend s'est fait présent, l'imprévu dont parlait Montale s'est produit, en un lieu et un temps donnés. Cette nouvelle parcourt l'histoire depuis le jour où Jean et André ont croisé Jésus de Nazareth sur la rive du Jourdain, il y a un peu plus de deux mille ans.

Nous, à qui cette nouvelle est arrivée, nous trouvons face au problème de sa crédibilité : Jésus de Nazareth est-il vraiment ce qu'il dit être ? Est-il vraiment Dieu fait homme ? Considérons en effet le contenu de l'annonce. Qu'est-ce qu'il se serait produit ? Que le terme inconnu de notre attente, l'infini auquel notre cœur aspire, le « sans limites », est devenu homme, s'est fait présent : « Le Verbe s'est fait chair ».<sup>17</sup>

Nos calendriers sont encore établis selon la date de ce fait, de cet événement. Nous sommes en 2021 *après* Jésus Christ. Mais la simple transmission verbale de la nouvelle ne suffit pas pour la rendre crédible à nos yeux ; la trouver écrite dans un livre religieux ou d'histoire et chaque année sur le calendrier ne peut nous suffire. Comment vérifier le contenu qu'elle porte ? Celui qui vient le lendemain ou deux mille ans après (c'est la même chose) Sa disparition de l'horizon terrestre, « comment peut-il se rendre compte s'Il correspond à la vérité qu'Il prétend être ? ».<sup>18</sup>

Commençons par dire que, puisque c'est arrivé dans l'histoire comme un fait, cela doit être perceptible comme un fait aujourd'hui encore, pour être reconnu comme l'accomplissement de notre attente. Les connotations originelles de l'annonce chrétienne doivent être respectées : « Un divin qui s'est fait homme »,<sup>19</sup> un homme que l'on pouvait rencontrer en chemin, une présence intégralement humaine, qui implique la méthode de la rencontre.

Si c'est un fait qui a accompli il y a deux mille ans l'aspiration infinie de l'homme, cela ne peut être aujourd'hui des discours ou des règles ; en lire le récit dans un livre, aussi important soit-il, ne peut pas nous suffire non plus. Le cœur de l'homme n'a pas changé, l'exigence de plénitude est restée la même, et seul un fait peut lui répondre. C'est comme le vaccin contre le Covid : il faut que ce soit quelque chose de réel, à la portée de tous, pour pouvoir en vérifier l'efficacité. Il ne suffit pas de savoir qu'on l'a trouvé, chacun doit pouvoir le voir, le toucher, en surprendre les effets positifs sur lui-même.

Ce « fait » d'il y a deux mille ans doit donc être perceptible pour nous aujourd'hui comme il l'a été pour les premiers qui ont rencontré Jésus. Mais comment cette présence peut-elle être rencontrée par toi, par moi, par l'homme d'aujourd'hui, deux mille ans après ? Quel visage, quelle physionomie a-t-elle ? « Jésus Christ, cet homme d'il y a deux mille ans, se cache, devient présent, sous la tente, sous l'aspect d'une humanité différente. C'est avec une humanité différente qu'a lieu la rencontre, l'impact ; c'est l'expérience d'une humanité différente qui nous surprend, parce qu'elle correspond aux exigences structurelles du cœur plus que n'importe quelle forme de notre pensée ou de notre imagination. Nous ne l'attendions pas. Nous n'y songions même pas. C'était impossible. C'est introuvable ailleurs. »<sup>20</sup>

C'est ce qui est arrivé à Mikel Azurmendi. Alors qu'il était à l'hôpital dans un état grave, il a rencontré quelque chose qui portait en soi une humanité différente, un accent nouveau, par rapport à tout ce qui lui était arrivé auparavant : il a entendu à la radio un journaliste qui manifestait une manière de juger les événements différente de celle des autres, et il a reconnu que cela lui correspondait enfin ; une fois sorti de l'hôpital, il a rencontré une autre personne de la même

<sup>16</sup> Jn 1, 41.

<sup>17</sup> Jn 1, 14.

<sup>18</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église ?*, Cerf, Paris 2012, p. 17.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 30.

<sup>20</sup> L. Giussani, « Quelque chose qui vient avant », *Traces-Litterae Communionis*, année 9, n°92, novembre 2008, p. 1 sq.

compagnie, qui l'a regardé d'une manière si humaine qu'il a expérimenté une correspondance totalement unique avec son expérience élémentaire ; puis une autre, et une autre encore, et il a vu que toutes ces personnes avaient le même accent, le même regard, elles affrontaient la réalité de manière différente, plus humaine ; et cela l'attirait en le remplissant d'admiration et en le défiant en profondeur.<sup>21</sup>

C'est une dynamique qui peut, et même qui doit se produire aussi pour ceux qui ont fait une certaine rencontre et baignent dans une expérience comme l'expérience chrétienne ; autrement, après la rencontre, on glisse dans le scepticisme de Montale.

Un jeune étudiant m'écrit : « Jusqu'à il y a quelques jours, ma vie semblait avoir perdu son éclat : je commençais à faner. Un jour, mon père a reçu un appel du travail qui lui disait de faire un test préventif, après avoir été en contact avec un client positif asymptomatique. Deux jours après, le résultat était positif, et nous étions tous en quarantaine. La semaine suivante, une fois le danger passé, je continue par inertie. Je n'ai même pas la force d'appeler un ami ou l'autre, parce que de toutes façons, pour moi, dans la vie à la maison, il n'y a pas de place pour ce que tu appelles événement. Après quelques jours, lassé de patauger ainsi, je cherche de toutes mes forces à me jeter dans les choses à faire (aider ma mère à la maison, cuisiner pour la famille) pour retrouver un peu de vie vraie, mais rien ; les limites m'enfoncent même encore plus. Alors, je me jette sur les livres. Le temps passe, je regarde l'heure, il est 18h30, et je me rappelle qu'il y a la rencontre des étudiants avec toi. J'ai deux minutes d'hésitation : "J'y vais-je n'y vais pas", et finalement, je me connecte. À un moment donné, j'entends quelqu'un dire : "Après l'expérience de plénitude vécue pendant les élections à l'université, qui se sont en plus terminées sur un résultat inattendu et très satisfaisant, j'ai ressenti un étrange malaise. Comment vivre encore cette expérience de plénitude maintenant que j'ai retrouvé des circonstances plus quotidiennes ?". Et voilà que tu commences à répondre : "Les détails qui nous laissent un étrange malaise sont essentiels...". Quelque chose se passe, et pendant tout le reste de la rencontre, je suis collé à l'ordinateur à attendre d'autres paroles qui me redonnent la vie. Je ferme Zoom. Retour à la "vraie vie". Je dîne, je débarrasse, je me mets un peu devant la télévision, tout semble normal, et pourtant, quand je vais me coucher, je n'arrive pas à m'endormir, je repense à ce que tu nous as dit et, en mettant de côté mon orgueil, je me mets à prier de manière si humaine qu'y penser maintenant m'émeut encore. Le lendemain, je ne suis plus moi-même ! Je surprends en moi une sérénité "énorme" et cela transforme mystérieusement la manière de traiter ma famille, de cuisiner ou de réviser avec une joie inimaginable. Et dire que je ne voulais même pas me connecter ! Je suis submergé de gratitude. Que c'est beau de vivre ainsi ! ».

Nous pouvons reconnaître la vérité de la nouvelle qui nous atteint aujourd'hui uniquement si nous rencontrons un événement d'humanité nouvelle et que nous expérimentons le changement qu'il suscite en nous : une « sérénité "énorme" » (l'adjectif par lequel les jeunes qualifient quelque chose d'étonnamment grand), une « joie inimaginable », parce que l'homme ne peut pas se la donner lui-même. Il s'agit, écrit Cabasilas, d'une vie « nouvelle parce qu'elle n'a rien de commun avec l'ancienne, et plus belle que nous ne pouvons l'imaginer car c'est la vie d'un Dieu ; mais elle nous est apparentée par nature, car c'était la vie d'un homme ».<sup>22</sup>

### 3. Le fait chrétien est irréductible

Observons de plus près la nature de ce « fait » qui suscite une humanité nouvelle. Nous sommes tous plongés dans une histoire qui véhicule peu ou prou la nouvelle du christianisme, suscitant des réactions diverses. Je pense encore à Azurmendi. Anthropologue et sociologue affirmé, il connaissait le christianisme, sa doctrine, sa morale, ses valeurs, mais ce n'est pas cette connaissance qui a réveillé en lui cet intérêt pour le christianisme, à un âge avancé. Au contraire, il avait pris des

<sup>21</sup> Cf. J. Carrón, *On ne voit que ce que l'on admire*, Journée de début d'année des adultes et des étudiants de Communion et Libération. Par visioconférence, [francais.clonline.org](http://francais.clonline.org), 26 septembre 2020.

<sup>22</sup> N. Cabasilas, *La vie en Christ*, T. I, Livres I-IV, Cerf, Paris 1989, p. 50.

distances depuis longtemps, il avait fait une croix dessus, comme on dit. Qu'est-ce qui a fait jaillir en lui l'étincelle il y a quelques années, au point d'éveiller une curiosité et un désir de découvrir à nouveau ce qu'est le christianisme, en abattant le mur construit par les connaissances précédentes ? Qu'est-ce qui a défié son point de vue, sa conception ? Un « fait » qui s'est montré irréductible face à ses explications de savant et d'homme, et qu'il n'a pas pu faire entrer dans les catégories avec lesquelles il avait regardé la réalité jusqu'à ce moment-là, christianisme compris.

C'était un « fait », qui ne pouvait pas être assujetti, englobé dans sa conception générale, qui ne pouvait s'expliquer par le système de concepts qu'il utilisait, par ses schémas de pensée. Azurmendi n'a pas pu « assujettir » – c'est-à-dire reconduire, en l'englobant, – dans l'un de ses concepts, de ses universels abstraits, comme dit Giussani,<sup>23</sup> le fait représenté par cette émission de radio, puis par les autres rencontres survenues une fois sorti de l'hôpital, précisément à cause de la différence qu'il contenait. Cette différence était telle qu'il en a été conquis : il a été attiré par ce fait, intrigué, il s'est lié à lui, il s'est surpris collé. Et cela a introduit en lui une connaissance nouvelle, une nouvelle manière d'entrer en relation avec toute chose, cela l'a régénéré. Il est devenu plus lui-même. Comme disait l'ami cité tout à l'heure : « Le lendemain, je n'étais plus moi-même ! », c'est à dire qu'il était *plus* lui-même.

Tout ne peut pas entrer dans les concepts consolidés, ces schémas avec lesquels nous sommes habitués à englober ce qui se produit. Il y a des faits qui ne se laissent pas réduire, qui portent en eux quelque chose qui conteste, qui traverse, qui dépasse le système de concepts disponible. Ces « faits », nous l'avons souvent dit, sont « des personnes ou des moments de personnes »<sup>24</sup> qui portent une nouveauté, une vérité humaine profondément désirable, sans pareille, qui semble impossible : saint Paul parle pour cela de « créature nouvelle ». « Être un homme nouveau, c'est être celui qui, par toute sa vie, par ce qui est déjà présent en lui, annonce Celui qui vient. »<sup>25</sup> Celui qui rencontre ces faits et se laisse attirer par eux, par ces personnes, commence à expérimenter en lui la même nouveauté dans la manière de vivre la réalité, et il est le premier à s'en étonner : « Que c'est beau de vivre ainsi ! ».

« Cher Julián, pendant ces six derniers mois, il s'est passé quelque chose qui a profondément marqué ma manière d'affronter tout : le néant dont nous parlons tant est entré brutalement dans ma vie. Un jour banal de juin, nous avons appris que le copain de ma sœur s'était ôté la vie à l'improviste. Nous avons passé des journées bouleversantes, dans une grande douleur. Je suis restée à la maison avec ma sœur, pour lui tenir compagnie. Il était évident qu'aucune forme de discours, qu'il soit religieux ou pas, ne pouvait nous sauver du drame que ce fait avait provoqué en nous, ouvrant une blessure qui saignait en permanence : qu'est-ce qui tient pour moi aujourd'hui ? Que signifie maintenant le fait que le Christ a vaincu la mort il y a deux mille ans ? Que signifie que la mort n'est pas le dernier mot sur toute chose, surtout face à quelqu'un qui la choisit ? Comment la vie peut-elle être plus vie ? Comment puis-je vivre maintenant le centuple ici-bas ? ». Tout ce qui lui a été communiqué comme promesse du christianisme vacille sous le choc : est-ce bien vrai ? « Et ma sœur ? Bref, y a-t-il un espoir ? J'ai dû reconnaître que, dès le départ, petit à petit, la compagnie de certains amis a commencé à faire grandir la conscience que le Christ s'est fait chair pour moi, pour que je puisse expérimenter l'intimité et la réalité concrète du rapport avec Lui. J'ai expérimenté ce que tu as écrit dans *L'éclat des yeux* : « Le Christ est une présence contemporaine. Le fait de s'en apercevoir implique exactement la même expérience qu'il y a deux mille ans [...], c'est-à-dire que l'impact avec la présence d'une humanité différente, qui suscite un pressentiment de vie nouvelle, nous frappe parce qu'il correspond comme rien d'autre à la soif structurelle de sens et de plénitude qui est en nous. Il s'agit aujourd'hui encore de l'expérience d'une rencontre qui, [...]

<sup>23</sup> « La mentalité commune [...], pour juger, tente toujours d'assujettir les aspects particuliers à un universel abstrait » (L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2011, p. 97).

<sup>24</sup> L. Giussani, Affiche de Pâques 1992 ; le texte complet en italien de l'Affiche de Pâques se trouve en L. Giussani, *In cammino (1992-1998)*, Bur, Milan 2014, p. 366.

<sup>25</sup> P. Evdokimov, *L'amour fou de Dieu*, Seuil, Paris 1973, p. 78.

‘inclut tout le sens, toute la valeur, tout ce qui est désirable, tout ce qui est juste, tout ce qui est beau et tout ce qui est aimable’”. Le Christ était en train de gagner en moi, dans toutes mes blessures et mes objections par rapports aux mois écoulés, avec Sa contemporanéité qui, pendant ces journées, passait par les visages humains de mes amis. Son regard suscitait en moi l’espérance que rien ne soit perdu de cette vie apparemment gâchée, et de son intersection avec celle de ma sœur et la mienne. Je ne le dis pas parce que je suis une illuminée, mais parce que c’est mon expérience : pour moi, il est impossible de dissocier l’interrogation “Y a-t-il un espoir ?” de Sa chair présente ici et maintenant. »

La créature nouvelle est le fruit de cet événement. Nous voyons vibrer l’événement initial aujourd’hui dans le sujet nouveau qu’il engendre. Revenons encore une fois aux paroles de Giussani : la créature nouvelle possède « une capacité de connaître le réel différente des autres ». Celle-ci « naît de l’adhésion à un événement, de l’*affectus* à un événement auquel on s’attache, auquel on dit oui. Cet événement est toujours un point particulier dans l’histoire : il a une prétention universelle mais reste un aspect particulier. Raisonner à partir d’un événement signifie avant tout accepter de ne pas définir soi-même cet événement, mais plutôt d’être défini par lui. C’est de lui que provient ce que je suis réellement ainsi que ma conception du monde. Cela défie la mentalité commune qui, pour juger, tente toujours d’assujettir les aspects particuliers à un universel abstrait ». <sup>26</sup>

La nouveauté que l’événement introduit dans la vie permet aussi de vérifier, de prouver la vérité de la rencontre initiale. Comment savoir, en effet, si l’aspect particulier que je rencontre est l’événement du Christ aujourd’hui ? S’il montre, comme dans le témoignage que je viens de citer, sa « prétention universelle », sa capacité à illuminer toute circonstance ou situation, même la plus bouleversante : la mort.

« Je m’aperçois avec toujours plus d’émerveillement que l’origine de l’espérance réside dans une présence irréductible et totalement correspondante au cœur qui se repropose constamment. Je me suis aperçu que des faits qui m’ont été donnés me soutiennent, et que je ne peux pas les attribuer à la générosité ou au tempérament de quelqu’un. Début décembre, un très cher ami est entré au monastère : l’humanité pleine et amoureuse de la vie dont il témoigne, la certitude d’avoir rencontré Dieu et, par cet amour, d’avoir “déjà tout” (au point de pouvoir tout quitter, “parce que rien ne se perd”), continuent à être un point de non-retour dans mes journées. Par le simple fait qu’il est au monastère et par la forme même de sa vie, il me rappelle avec puissance que la réponse totale à l’attente de mon cœur existe et que je peux la rencontrer. C’est un point de mémoire énorme : j’entre dans les journées et dans les choses avec une attente dévorante qui me fait vivre un dialogue avec chaque chose. Mais quel lien y a-t-il entre sa présence “totalement conquise” et l’espoir ? Depuis quelques mois, un ami a découvert qu’il est atteint de la maladie de Charcot. Dans le drame de cette circonstance, je n’arrive pas à m’arracher de l’esprit son visage qui, constamment, arrive au soir et me dit : “Ce soir encore, grâce à ce que j’ai vu et qui s’est produit, je vais me coucher content et reconnaissant : le Seigneur accomplit Sa promesse.”. La maladie ne cesse d’empirer, et il est reconnaissant : qu’est-ce qui soutient la possibilité de bonheur total de son cœur, même dans le fait de ne pouvoir absolument rien faire ? Je ne vois pas ce qu’il voit, mais je le vois, lui, qui m’est donné. À la fin de l’année, j’ai proposé à certains jeunes avec lesquels je partage l’expérience scout de faire une soirée sur le premier chapitre du *Sens religieux*, avec le désir de leur proposer l’instrument que je découvre comme le plus utile pour vivre : le cœur. Quand, fin décembre, je leur ai demandé de partager la chose la plus belle de l’année (alors que, dans une année Covid, il était possible de ne parler que de difficulté, de négativité et de douleur), l’une d’entre eux a dit : “Chaque fois que, dans une réunion ou une rencontre avec quelqu’un, on parle du cœur, je me demande : mais moi, j’écoute mon cœur ? J’arrive à le suivre ? C’est la découverte la plus précieuse de cette année !”. J’enseigne et quand, il y a quelques semaines, on a à nouveau fermé les écoles, une question a surgi en moi dans la frustration initiale : et si, de nouveau, m’était donnée la possibilité

<sup>26</sup> L. Giussani–S. Alberto–J. Prades, *Engendrer des traces dans l’histoire du monde*, op.cit., p. 96-97.

d'apprendre à aimer ces élèves qui sont là aujourd'hui, et qui ne le sont plus demain ? Avec cette question, je suis allé à la messe, et j'ai été ému quand je me suis aperçu que, même en période de confinement, même avec l'école fermée, le Christ continue à se donner à moi. "Mon cœur est dans la joie car Tu es vivant, ô Christ" : voilà l'espoir ! Où es-Tu vivant ? Dans la présence impossible, mais réelle, d'un ami au monastère, dans le visage joyeux de l'ami qui va vers son destin à travers la maladie, dans le mouvement qui me génère en me permettant de m'apercevoir de tout cela au point de miser sur le cœur de jeunes "à la merci" du monde. Combien de faits je vois, chaque jour, qui me font faire l'expérience de la correspondance et me rappellent que le Christ est vivant et est tout ! Cela seul me soutient. Il y a quelques jours, pour l'action caritative à laquelle je participe, j'ai apporté un colis à une famille. Ils m'ont offert le café ; avec tous ces faits dans les yeux, j'ai décidé, pour la première fois, de rester. Dans le salon, à bonne distance, il y avait toute la famille. L'une des filles me regardait, en silence, et on voyait qu'elle avait en elle une question : "Pourquoi tu es là ? Pourquoi tu t'intéresses à nous ?". Quand le Christ habite le cœur, la réalité (même étrangère) devient une maison habitable. Je remercie à genoux le mouvement d'être le gardien de ce regard humainement vivant et plein d'espoir : parce que c'est Lui présent, qui se fait chair dans ma vie ».

Pour défier la mentalité de chacun, le « fait » n'a pas besoin d'être éclatant. La puissance du fait, de cet aspect particulier, ne dépend pas de son éclat. Cela peut être un simple souffle, mais un souffle qui contient une différence qui attire comme un aimant. Sa puissance, son caractère unique réside dans la différence qu'il apporte. Azurmendi l'a très bien relevé chez le journaliste qui parlait à la radio. Pour indiquer ce fait, dans un dialogue de 1980 avec Giovanni Testori, Giussani parlait de personnes qui sont des « présences ».<sup>27</sup>

Nous sommes souvent témoins de faits comme ceux décrits ici, mais il n'est pas rare que, au lieu de les suivre avec simplicité comme l'a fait Azurmendi, nous les englobions dans notre système de pensée, dans ce que nous savons déjà. Dans ce cas, ils ne nous disent rien de nouveau. On peut appartenir à l'histoire chrétienne, où l'on voit beaucoup de ces faits, et continuer à réduire le christianisme à une éthique, à un rite, ou à des stéréotypes puisés dans l'imaginaire commun. Aucune de ces réductions n'est toutefois capable de susciter l'espoir.

Du moment que le christianisme se produit comme un événement et qu'il est accueilli, on se rend compte de la différence qu'il introduit dans la vie. Celui qui participe au christianisme comme événement en démasque la moindre image réductrice. C'est ce qui est arrivé à la jeune amie qui m'écrit : « Il y a quelques jours, quelque chose s'est passé qui m'a aidé à comprendre ce qui est arrivé dans ma vie. Je dialoguais avec ma mère sur Noël et, à un moment donné, elle me dit en plaisantant que, au fond, elle veut croire que le Père Noël existe parce qu'elle a besoin de penser qu'il y a quelqu'un qui apporte l'espoir, un visage auquel penser et duquel dire : "Il peut tout, en lui je mets l'espoir que tout aille bien". Ce commentaire de ma mère m'a fait comprendre la préférence dont j'ai été l'objet en rencontrant le mouvement. Ma mère est croyante, elle va à la messe tous les dimanches, et pourtant elle met son espoir dans le Père Noël, parce que, pour elle, il a un visage précis, concret ! Cela a été pour moi la preuve que, parfois, Dieu est réduit à quelque chose d'abstrait, une idée. Mais moi, Dieu, je le rencontre tous les jours, il est présent et je peux le reconnaître grâce à l'appartenance à une histoire. L'avoir découvert dans la rencontre avec cette histoire particulière a fait naître l'espoir en moi ».

Rencontrer des présences irréductibles nous libère de la condamnation à succomber aux images tirées de la mentalité commune. Seules ces présences portent en elle, enraciné au plus profond d'elles-mêmes, le fondement de l'espérance.

« Y a-t-il un espoir ? ». C'est une interrogation qui me met sur la sellette. Dans une période comme celle-ci (je fais des études de Médecine et la situation sanitaire m'interroge d'encore plus près), on ne peut pas répondre longtemps par des phrases théoriques. À la fin de la journée, les interrogations enlèvent le sommeil et les forces. Il faut forcément qu'il y ait une réponse vraie, qui

<sup>27</sup> « Je n'arrive pas à trouver de signe d'espérance autre que la multiplication de ces personnes qui sont des présences. La multiplication de ces personnes ; et une sympathie inévitable [...] entre ces personnes » (L. Giussani - G. Testori, *Il senso della nascita*, Bur, Milan 2013, p. 116).

tienne face au drame des journées, autrement, la réponse théorique ne fait qu'alourdir les choses [elle finit par renforcer le nihilisme, ajouterais-je]. En essayant de répondre à la question : "Y a-t-il un espoir face à la maladie de mon père ?", la seule chose qui me permette de répondre est de regarder mon père. Y a-t-il un espoir face à cette pandémie ? Ce qui me vient immédiatement à l'esprit [on dirait un "souffle"], ce sont les yeux enthousiastes d'une amie qui, dans la difficulté du travail à l'hôpital, ne recule pas. Et ainsi de suite, en passant au crible toutes les situations où j'ai du mal, la seule chose qui me permet de dire qu'il y a un espoir, ce sont les visages pour lesquels cet espoir est réel. Mais ici, le drame s'épaissit, il ne s'apaise pas : en les voyant, j'ai une grande envie d'être comme eux et de pouvoir affronter la vie avec le même regard qu'eux [comme c'est arrivé à Azurmendi, qui se disait à lui-même : "Comme j'aimerais voir le monde comme le voit ce journaliste !"], mais je me rends compte que cela ne peut pas être un effort de ma part, autrement, à la fin de la journée, j'irais me coucher uniquement lasse de compter chaque réussite ou chaque échec [cela reviendrait à réduire à nouveau tout à une éthique]. Alors, je me demande : "À quoi cela sert-il ?". Tous les jours, je suis surprise par quelqu'un qui vit avec vérité, qui m'attire et qui me met en mouvement parce qu'il me fait envier sa manière de voir ces mêmes choses dont je suis déjà lassée à huit heures du matin. Cette attraction s'éteint le plus souvent au bout de deux heures, mais quelques fois, elle me pousse à me mettre vraiment en jeu. Je me demande alors : suffit-il de les suivre ? Suffit-il de rester en rapport avec ces présences réelles, qui constellent mes journées et par lesquelles je me sens comprise dans toutes mes difficultés et mes drames, ne serait-ce qu'un instant ? »

La réponse à cette question pose un problème de liberté. Face à des présences qui portent en elles le fondement de l'espérance, chacun doit commencer par décider s'il doit suivre ce désir d'être comme elles et de rester en leur compagnie, ou pas.

#### 4. L'expérience et les critères du cœur

Mais comment reconnaître ces présences pour ce qu'elles sont, pour ce qu'elles apportent, pour leur véritable valeur, jusqu'à l'origine de leur différence ? C'est une question qui nous concerne et qui n'a pas non plus été épargnée aux apôtres. Ils ont même été les premiers à devoir l'affronter.

Quand la présence de Jésus a commencé à s'imposer et sa réputation à se répandre, à cause de ce qu'il disait et faisait, différentes interprétations sur sa personne ont commencé à circuler, avec le concours de ceux qui se sentaient menacés dans leur pouvoir, dans leur « autorité », à savoir les scribes, les pharisiens, les intellectuels et les chefs du peuple. Comment les premiers qui l'ont suivi ont-ils pu comprendre qu'il valait la peine de suivre cet homme, de se lier à lui, de miser toute la vie sur lui ?

Comment reconnaître, parmi tant de visages humains similaires, *le* visage ? Quel critère utiliser ? Il devrait maintenant nous être familier, nous devrions l'avoir appris par expérience. Le seul critère adapté pour reconnaître les présences qui portent un sens satisfaisant pour la vie est celui avec lequel la nature nous projette dans la confrontation universelle avec tout ce que nous rencontrons : le cœur, à savoir cet ensemble d'évidences et d'exigences (de vérité, de beauté, de justice, de bonheur) qui émergent en nous quand nous sommes impliqués dans ce que nous ressentons. « Dans l'expérience, la réalité [...] qui [...] te touche, te choque (*affectus*), dit Giussani, fait émerger les critères de ton cœur, elle réveille ton cœur qui était auparavant confus et qui dormait, et donc elle te réveille. C'est là que commence ton chemin, parce que tu es réveillé, critique. »<sup>28</sup>

Ce sont des critères objectifs et infaillibles qui agissent en nous, même malgré nous, et qui ne nous font pas de rabais, comme en témoigne l'écrivain Pavese de manière dramatique. Le 14 juillet 1950, après avoir reçu le Prix Strega, il écrit : « Rentré de Rome, depuis un certain temps. À Rome, apothéose. Et alors ? ».<sup>29</sup> C'est comme si s'était avéré ce que lui-même avait noté dans son journal

<sup>28</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così ?*, Bur, Milan 2011, p. 83.

<sup>29</sup> C. Pavese, « 14 juillet 1950 », in *Le métier de vivre*, op.cit., p. 324.

plusieurs années auparavant : « Il y a une chose plus triste que rater ses idéaux : les avoir réalisés ». <sup>30</sup> Moins d'un an avant sa mort, il confesse : « Combien de fois dans ces dernières notes as-tu écrit *Et ensuite* ? Nous commençons à être en cage, non ? ». <sup>31</sup> Le 22 juin 1950, à la nouvelle du grand succès, il avait en effet écrit : « C'est une joie. Indubitable. Mais combien de fois la connaîtrai-je encore ? Et ensuite ? » <sup>32</sup> Que manquait-il à sa vie si réussie aux yeux du monde ? 17 août 1950 : « Les noms sont sans importance. Sont-ils autre chose que des noms de hasard, des noms fortuits – sinon ceux-là, d'autres ? Il reste que, maintenant, je sais quel est mon plus grand triomphe – et à ce triomphe, il manque la chair, il manque le sang, il manque la vie ». <sup>33</sup> Sous le poids de ce manque, il allait se suicider dix jours après !

Camus note dans ces *Carnets* une expérience analogue le jour de la grande réussite : « 17 octobre. Nobel. Étrange sentiment d'accablement et de mélancolie ». <sup>34</sup>

On ne peut éluder les critères constitutifs du cœur, l'exigence de sens, de justice, de bonheur, d'amour. On peut, jusqu'à un certain point, les faire taire ou les censurer, mais on ne peut pas les extirper de soi. Ils sont intrinsèques à l'expérience. Giussani dénonce la difficulté que nous éprouvons pour reconnaître que « le principe de jugement sur l'expérience réside dans l'expérience elle-même ». Mais, souligne-t-il, « s'il n'était pas vrai que les principes avec lesquels juger sa propre expérience se trouvent dans l'expérience elle-même, l'homme serait aliéné, parce qu'il devrait dépendre d'autre chose que lui pour se juger lui-même ». <sup>35</sup> Ces exigences ne naissent pas dans ce qu'il ressent, « mais elles naissent en lui face à ce qu'il éprouve, en lui qui est impliqué dans ce qu'il éprouve », <sup>36</sup> et elles jugent ce qu'il éprouve.

Le critère pour juger doit être « immanent à la structure originelle de la personne » : il s'agit du « critère objectif avec lequel la nature lance l'homme dans la confrontation universelle, en le dotant de ce noyau d'exigences originelles, de cette expérience élémentaire, que toutes les mères transmettent à leurs enfants, de la même façon. La victoire sur l'anarchie [sur le subjectivisme] réside seulement dans cette identité de la conscience ultime ». <sup>37</sup>

On ne peut parler d'expérience, comme on est parfois tenté de le faire, en l'identifiant au simple fait d'éprouver quelque chose. « La catégorie de *l'expérience* que nous utilisons a une valeur absolument critique », affirme Giussani. Il ne faut pas la comprendre comme une « immédiateté sentimentale », mais comme « le lieu où l'impact avec la réalité provoque les évidences constitutives du cœur de l'homme, en développant la recherche d'une réponse aux provocations posées par la réalité ». D'où la conséquence : « *L'expérience* est donc le contexte dans lequel la personne est appelée à vérifier si le fait du Christ (la véritable grande hypothèse de travail) est capable de répondre aux interrogations nées avec une authenticité et une prise en compte complète des facteurs que les autres propositions ne connaissent pas ». Et il ajoute immédiatement : « CL, toutefois, se propose uniquement comme une volonté de redécouvrir et de vivre de manière plus authentique le fait que la foi chrétienne, telle qu'elle s'est maintenue dans le sillon de l'orthodoxie, répond mieux que toute autre proposition aux exigences profondes de l'homme ». <sup>38</sup>

C'est pour cela que le véritable désastre actuel est l'affaiblissement de la conscience de ces exigences, l'obscurcissement de la conscience de sa propre identité. Le Christ, en effet, est venu répondre à des hommes, et non à des « êtres desséchés comme des robots ». Comme l'écrit Reinhold Niebuhr dans une phrase que j'ai déjà citée : « Rien n'est plus incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas ». Voilà donc « la seule intention de CL » : « témoigner que la foi

<sup>30</sup> C. Pavese, « 18 décembre 1937 », in *Ibidem*, p. 62.

<sup>31</sup> C. Pavese, « 16 octobre 1949 », in *Ibidem*, p. 307.

<sup>32</sup> C. Pavese, « 22 juin 1950 », in *Ibidem*, p. 324.

<sup>33</sup> C. Pavese, « 17 août 1950 », in *Ibidem*, p. 362.

<sup>34</sup> A. Camus, *Carnets III. Mars 1951-Décembre 1959*, Gallimard, Paris 1989, p. 214.

<sup>35</sup> L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così ?*, op.cit., p. 83-84.

<sup>36</sup> *Ibidem*, p. 82.

<sup>37</sup> L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 24, 28.

<sup>38</sup> L. Giussani, « Il ragionevole ossequio della fede » [L'obéissance raisonnable de la foi], interview réalisée par A. Metalli, *30Giorni*, n°5, 1988, p. 40-41.

est raisonnable, montrer la foi comme *obéissance raisonnable*, où le terme “raisonnable” indique, selon la conception de saint Thomas, l’expérience d’une correspondance entre la proposition de la foi et les exigences structurelles de la conscience humaine ».<sup>39</sup>

La différence de l’événement chrétien réside entièrement dans l’expérience qu’il suscite. Le fait de la rencontre avec Jésus provoque chez les disciples l’expérience d’une correspondance sans comparaison : « Nous avons trouvé le Messie ». Tous les autres événements favorables, dont nous souhaitons pourtant qu’ils surviennent dans la vie, y compris les succès que nous parvenons à atteindre, ne satisfont pas l’attente, ils ne tiennent pas leur promesse, et ils sont en fin de compte la source d’une profonde déception. Face à eux, nous nous reconnaissons nous aussi dans la position de Pavese : « Et ensuite ? ».

Revenons au sujet. L’expérience, au sens vrai du terme, comme lieu de connaissance et de vérification, ne peut s’identifier avec une simple impression subjective ou une réaction sentimentale. L’expérience est une « unité d’acte vital ; elle résulte de trois facteurs : a) La *rencontre* avec un fait objectif indépendant de la personne qui fait l’expérience [...]. b) Le pouvoir de percevoir de manière adéquate la signification de cette rencontre. [...] c) La *conscience de la correspondance* entre la signification du Fait rencontré et la signification de l’existence propre [...]. C’est la conscience de cette correspondance qui réalise cette croissance de la personne essentielle au phénomène de l’expérience ». Dans une expérience authentique, il y donc nécessairement une implication de « l’auto-conscience et [de] la capacité critique de l’homme »<sup>40</sup>

C’est ce que dit le prophète Isaïe sous une autre forme : « Si tu déchirais les cieux, si tu descendais ! », autrement dit, si l’imprévu se produisait, si Dieu répondait réellement à notre attente, « les montagnes seraient ébranlées ».<sup>41</sup> Le signe de l’accomplissement de la promesse est l’ébranlement, le contrecoup provoqué par l’événement. C’est ce qui est arrivé à Élisabeth : dès qu’elle « entendit la salutation de Marie, l’enfant tressaillit en elle ».<sup>42</sup> C’est ce même tressaillement qu’ont connu Jean et André quand, après avoir rencontré Jésus et avoir passé avec Lui tout l’après-midi, ils disent à tout le monde : « Nous avons rencontré le Messie ! ». C’est le tressaillement qu’a ressenti aussi Azurmendi : « Je ne m’attendais pas à rencontrer quelque chose comme cela dans ma vie. C’était une grande surprise. Totalement hors du commun [...] ; petit à petit, je suis entré dans un sentiment d’admiration ».<sup>43</sup> Le tressaillement est le signe que cet événement se produit à nouveau.

Je peux donc reconnaître le divin présent dans certaines présences, comme Élisabeth l’a reconnu en Jésus dans le sein de Marie, grâce à la correspondance avec le cœur, avec mon humanité, que j’expérimente dans la rencontre avec celles-ci, et qui se manifeste dans un « tressaillement ». Et la vérification de cette rencontre réside dans sa capacité à m’introduire dans la totalité de la réalité, de me permettre d’affronter toute situation, de défier toute circonstance. « [Le Christ], par sa venue, a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne »,<sup>44</sup> écrit saint Irénée ; il a apporté la nouveauté de toute chose. Quelle expérience les premiers chrétiens ont-ils dû faire pour pouvoir décrire le Christ de cette manière !

C’est arrivé, et cela continue à arriver. C’est arrivé ces derniers mois au gérant d’un bar au cœur du quartier universitaire, fréquenté principalement par des étudiants.

« Nous autres, étudiants de CL, faisons partie des rares qui continuent à aller à la fac dans les quelques salles d’étude ouvertes. Tous les matins, nous prenons le café à emporter dans le même bar et je suis devenu ami des serveurs. Vendredi matin, mon cousin a été le dernier à entrer, et il a demandé au gérant, qui travaille dans le bar depuis 1982, comment allait le travail, et il a répondu :

---

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 139-141.

<sup>41</sup> *Is* 63, 19.

<sup>42</sup> *Lc* 1, 41.

<sup>43</sup> « L’embrassade », transcription de l’interview télévisée de Mikel Azurmendi réalisée par Fernando de Haro pour le Meeting 2020, in J. Carrón, *On ne voit que ce que l’on admire*, op.cit., p. 15.

<sup>44</sup> « *Omnem novitatem attulit, semetipsum afferens* » (Saint Irénée, *Adversus Haereses*, IV, c. 34, n°1).

“Écoute, le travail ne va pas trop bien, mais heureusement, vous êtes là ; je sais que vous êtes de CL, ça se voit tout de suite, parce que vous êtes comme ceux d’il y a trente ans, c’est à dire que vous êtes les seuls qui font respirer le quartier étudiant.” Comment est-ce possible, me suis-je demandé, qu’il ait compris que nous sommes de CL et qu’il reconnaisse que c’est la même chose qu’il y a trente ans ? Mais surtout, comment est-ce possible que nous, dont je fais partie, soyons considérés comme les seuls qui font respirer le quartier étudiant ? La raison ne réside pas dans une capacité de notre part, ou de ma part. Non, la vérité, c’est que j’ai fait une rencontre qui a égratigné, qui a marqué mon cœur de façon permanente, au point de rendre différente ma manière de voir la réalité de tous : je n’ai donc pas besoin de faire des choses mirobolantes, il suffit simplement que je sois moi-même. Cela a donc fait grandir en moi la conscience, la confiance dans le fait que, en fin de compte, soit le Christ est là, soit *nada*, rien ! C’est ainsi parce que, dans mon expérience, de nombreux faits se sont produits, et sont devenus de plus en plus des “couches de colle” qui m’ont amené et m’amènent à m’attacher à cette compagnie, au point que je dis : “Loin de Lui, où puis-je aller ?”. Je vis dans cette époque et, face à la situation, je ne suis pas désespéré, grâce à l’expérience que je fais : c’est ma foi qui s’étend aussi sur l’avenir. L’arme avec laquelle je combats au quotidien le défi que la situation me lance est la confiance, la foi. Avec cette certitude, sans rien faire de particulier, mais en étant moi-même, je porte quelque chose de plus que moi-même. Ce n’est que maintenant que je vis le présent avec un espoir. »

Pour le gérant, il a été facile de reconnaître une différence en ces jeunes, parce qu’ils faisaient respirer sa vie.

*Traduction provisoire.*